

## HOMÉLIE 27

«Par la foi Moïse célébra la pâque et fit l'aspersion du sang de l'agneau, afin que l'ange qui frappait tous les premiers-nés, ne touchât point aux Israélites. Par la foi ils passèrent la mer Rouge comme sur une terre ferme; et les Egyptiens, ayant tenté le même passage, furent submergés. Par la foi les murailles de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour durant sept jours. Par la foi, Rahab, cette femme de mauvaise vie, ayant sauvé les espions de Josué qu'elle avait reçus chez elle, ne fut point enveloppée dans la ruine des incrédules.»

1. Paul a coutume de prouver beaucoup de questions soulevées par incident, et de serrer son style autour des préceptes qu'il multiplie. Tel est le don du saint Esprit, de ne pas noyer peu de sens dans un déluge de mots, mais d'enfermer beaucoup de sens en peu de mots. Voyez quelle figure d'un grand mystère, dont nous avons la réalité, il leur remet en mémoire à l'occasion d'une exhortation sur la foi. «Par la foi Moïse célébra la pâque et fit l'aspersion du sang de l'agneau, afin que l'ange qui frappait tous les premiers-nés, ne touchât point aux Israélites.» Qu'est-ce que l'aspersion du sang ? On immolait l'agneau dans les maisons, puis on imprimait avec son sang une marque sur les portes, et ce signe préservait de l'extermination portée contre les premiers-nés d'Egypte. Puisque le sang de l'agneau, au milieu des Egyptiens et dans un aussi grand péril, assurait le salut des Juifs, combien plus doit assurer notre salut le sang de Jésus Christ, imprimé, non pas sur des portes, mais sur nos propres âmes; car maintenant aussi un exterminateur erre autour de nous dans cette nuit profonde. Revêtons-nous donc de nos armes pour échapper à ce sacrifice. L'Apôtre appelle aspersion l'onction du baptême, par laquelle Dieu nous a conduits hors de l'Egypte, hors des ténèbres, hors de l'idolâtrie, Ce qui fut fait n'était rien, mais le résultat en a été immense. Ce qui fut fait était du sang, mais le résultat est notre salut, l'empêchement certain de notre perte. L'ange fut frappé de crainte par ce sang; il savait de quel sang il était la figure; il en fut épouvanté, parce qu'il lui représentait la mort du Seigneur : aussi ne touchait-il point aux portes qui en portaient la marque. Moïse dit : Oignez vos portes; et ils les oignirent, et ils eurent confiance, et ils furent en sécurité. Et vous, qui avez le sang de l'agneau véritable, vous n'auriez pas confiance ? « Par la foi ils passèrent la mer Ronge comme sur une terre ferme; et les Egyptiens, ayant tenté le même passage, furent submergés.» Il leur rappelle les souffrances de leurs ancêtres en Egypte. Comment par la foi ? Parce qu'ils espéraient passer la mer Rouge à pied sec, et c'est pourquoi ils priaient; ou plutôt c'est Moïse qui priait. Remarquez-vous qu'en toute circonstance la foi est au-dessus de la raison, de la faiblesse et de la pusillanimité humaine ? Voyez-vous qu'en même temps qu'ils avaient la foi, ils redoutaient le châtement, et lorsqu'ils marquaient de sang leurs portes, et pendant le passage de la mer Rouge ? Et la mort des Egyptiens submergés dans cette mer leur prouva que c'était bien de l'eau véritable, et non pas une vision. De même que ceux qui avaient été dévorés par les lions et brûlés par les flammes de la fournaise démontraient la réalité de ces choses; de même en cette circonstance les mêmes flots servirent au salut et à la gloire des uns, à la perte des autres. Tant la foi est un bien estimable ! Quand nous en sommes réduits à cette extrémité qu'il n'y a plus aucune issue pour nous, c'est alors qu'elle nous sauve, serions-nous aux portes mêmes de la mort, toute espérance serait-elle perdue pour nous. Que leur restait-il en effet ? Sans armes, ils étaient entourés par les Egyptiens et la mer : s'ils fuyaient plus loin, ils ne pouvaient être que submergés; s'ils retournaient sur leurs pas, ils devaient tomber entre les mains de leurs ennemis. Et cependant par la foi ils furent délivrés de ce péril extrême : la mer se changea pour eux en terre ferme, et redevint mer pour engloutir les Egyptiens, oubliant pour eux son état naturel et s'en faisant une arme contre leurs ennemis. «Par la foi les murailles de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour durant sept jours.» Le son des trompettes, fût-il prolongé pendant mille ans, ne saurait renverser des murailles; mais la foi peut tout.

2. Vous le voyez, la foi dans ses manifestations diverses n'obéit ni à la logique des faits, ni à la loi de la nature; tout y arrive en dehors de notre attente. Ainsi, dans les événements que Paul rapporte, tout arrive contrairement à l'attente des hommes. Après avoir établi de toutes les manières qu'il faut croire aux espérances de l'avenir, il confirme admirablement sa thèse par ces exemples, où il montre que ce n'est pas maintenant seulement, mais dès l'origine que tous les miracles se sont accomplis par la foi. «Par la foi Rahab, cette femme de mauvaise vie, ayant sauvé les espions de Josué qu'elle avait reçus chez elle, De fut point

## HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

enveloppée dans la ruine des incroyants.» Il serait honteux pour vous de paraître plus incroyants qu'une femme de mauvaise vie, qui crut dès le premier instant à ce que lui annonçaient des inconnus. Sa conduite eut le résultat essentiel, puisque tous périrent et qu'elle fut seule sauvée. Elle ne dit pas en elle-même : Je serai avec ceux qui sont les plus nombreux et qui sont mes concitoyens; elle ne pensa pas : Puis-je avoir plus de sagesse que tant d'hommes intelligents, et quand ils ne croient pas, dois-je croire ? Elle ne tint aucun compte de ces raisonnements qu'un autre aurait tenus et suivis; mais elle crut à ce qu'on lui disait. «Et que dirais-je encore ? le temps me manquerait si je voulais parler.» Il ne spécifie plus désormais chaque cas; il s'est arrêté à celui d'une femme de mauvaise vie et leur a fait honte par la qualité de la personne; il cesse maintenant de détailler les exemples, pour ne pas leur paraître trop prolixe. Il ne les passe point cependant sous silence, mais il les énumère avec discernement, les choisit avec soin, évite la satiété et ne nuit pas à la fréquence des préceptes; il ne les omet pas et il ne fatigue point l'auditeur en parlant : il n'en dit que ce qu'il en faut dire. Il fatiguerait l'auditeur si, après avoir fortement ébranlé son âme, il continuait à la battre en brèche. Pourquoi insister, quand la persuasion est faite ? ce serait se montrer prétentieux. Il faut en tout se conformer à l'utilité. «Et que dirai-je encore ? le temps me manquerait si je voulais parler de Gédéon, de Barac, de Samson, de Jephthé, de David, de Samuel et des prophètes ?» Il y en a qui font un crime à Paul de nommer en cet endroit Barac, Samson, Jephthé. Eh quoi ? quand il a cité une femme de mauvaise vie, il ne pourra point les citer ? Je ne m'enquiers pas des phases diverses de leur existence : je sais qu'ils ont eu la foi et qu'elle les a rendus remarquables. «Et des prophètes, qui par la foi ont conquis des royaumes.»

Il ne s'agit donc pas ici de l'éclat de leur vie, qui n'est pas ce que l'Apôtre veut montrer; c'est une simple dissertation sur la foi. En effet, la foi n'a-t-elle pas été l'âme de toutes les œuvres ? Comment ? «Par la foi ils ont conquis des royaumes;» par exemple, Gédéon. «Ils ont rempli les devoirs de la justice.» Qui les a remplis ? Tous ceux qu'il a nommés. Peut-être ici par la justice il entend l'amour de l'humanité. «Ils ont obtenu l'effet des promesses.» Je présume qu'il parle ici de David. De quelles promesses s'agit-il ? De celles qui annonçaient à Juda que ses descendants s'assoleraient sur le trône. «Ils ont fermé la gueule des lions, ont arrêté la violence du feu, ont échappé au tranchant du glaive.» Voyez comme la mort les entourait, Daniel au milieu des lions, les trois enfants dans la fournaise, Abraham, Isaac, Jacob dans diverses circonstances; et même alors ils ne désespérèrent pas. Telle est la foi : quand les événements se produisent contrairement à nos prévisions; c'est alors qu'il faut croire qu'il n'arrivera rien de funeste à notre bien, mais que tout y servira. «Ils ont échappé au tranchant du glaive.» Il fait sans doute allusion aux trois enfants devant Nabuchodonosor. «Ils ont été guéris de leur maladie, sont devenus forts dans les combats, ont mis en fuite les armées des étrangers.» Ces paroles ont trait à ce qui eut lieu après le retour de Babylone. «De leur maladie,» c'est-à-dire de la captivité. Quand l'état politique des Juifs était désespéré, quand ce peuple était comme un cadavre couché dans la tombe, voilà qu'il leur est permis de rentrer dans la patrie. Qui aurait espéré qu'ils reviendraient de Babylone, et que non seulement ils en reviendraient, mais encore deviendraient forts dans les combats et mettraient en fuite les armées des étrangers ? Mais, dira-t-on, rien de semblable ne nous arrive. C'est que ces choses sont des figures de ce qui devait arriver. Ils ont rendu aux femmes leurs enfants, les ayant ressuscités après leur mort.» Il parle ici des prophètes, par exemple, d'Elie et d'Elisée, qui ressuscitaient les morts. «Les uns ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection.» Qu'avons-nous fait, nous, pour gagner une bonne résurrection ? Tandis que ces saints, l'Apôtre peut nous montrer qu'ils ont souffert des plus cruels supplices, ne voulaient pas racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. En effet, pour quel autre motif, quand ils pouvaient vivre, ne l'auraient-ils pas voulu ? n'est-ce point parce qu'ils espéraient une vie meilleure ? Eux qui avaient ressuscité les autres, choisirent la mort pour eux-mêmes, afin d'obtenir une résurrection meilleure, une résurrection tout autre que celle qu'ils avaient donnée aux enfants des femmes. Je vois ici une allusion à Jean et à Jacques : car αποτυμπανισμος signifie décapitation. Ils auraient pu conserver la vie présente, ils auraient pu ne pas confondre leurs accusateurs; et ces justes, qui avaient ressuscité des morts, aimèrent mieux mourir, afin de trouver une vie meilleure dans la résurrection. «Les autres ont souffert les outrages, les fouets, les chaînes et les prisons; ils ont été lapidés; ils ont été sciés; ils ont été mis aux plus rudes épreuves.»

3. Il arrête son énumération aux exemples qui leur sont les plus familiers. La consolation nous vient surtout du spectacle d'exemples semblables à ceux d'où est née notre

douleur. Quelque pathétique que soit la peinture d'une douleur qui n'a pas la même origine que notre douleur, elle ne sert de rien. C'est pourquoi l'Apôtre s'arrête au tableau des chaînes, des prisons, des fouets, des lapidations, remettant ainsi en mémoire les supplices endurés par Etienne et Zacharie; et il ajoute : «Ils sont morts par le tranchant du glaive.» Qu'est-ce à dire, «les uns ont échappé au tranchant du glaive, les autres sont morts par le tranchant du glaive ?» Quel est ce langage ? Quels sont ceux qu'il loue, ceux qu'il admire; ceux-ci ou ceux-là ? Et les uns et les autres, répond l'Apôtre : ceux-ci, parce que vous êtes plus familiers avec ce genre d'exemples; et les premiers, parce que la foi fut en eux victorieuse de la mort, victoire qui est l'image de ce qui devait arriver. La foi a deux caractères admirables : elle est le mobile des grandes actions; elle supporte les plus grandes souffrances et croit ne rien souffrir. Et vous ne pouvez pas prétendre que ces justes étaient des pécheurs et des hommes de peu : mettriez-vous le monde entier dans l'autre plateau de la balance, il serait trop léger encore et d'un bien moindre prix. Aussi Paul dit-il : «Eux dont le monde n'était pas digne.» Quelle devait donc être la récompense de ces hommes, puisque rien ici-bas n'était digne d'eux ? Ici l'Apôtre élève l'esprit de l'auditeur : il lui enseigne le détachement des choses de la terre, pour rechercher des trésors bien plus précieux que les biens de la vie présente, trésors dont un seul vaut plus que le monde entier. Que voulez-vous recevoir en cette vie ? ce serait votre honte éternelle que d'y accepter une récompense. Je ne me lasserai pas de le répéter : détachons nos pensées des biens terrestres, ne cherchons pas notre récompense en ce monde, ne tombons point dans une telle pauvreté; si le monde entier n'est pas digne du juste, pourquoi convoiter quelque parcelle du monde ? Et certainement le monde n'est pas digne du juste, puisque le juste est l'ami de Dieu. Par le monde, il faut entendre ou tout le genre humain, ou la création elle-même : l'Écriture donne ce nom à l'un et à l'autre. Non, la création entière, en y comprenant le genre humain, n'aurait pas autant de prix qu'un seul juste; et c'est à bon droit. Dix perles n'ont-elles pas une valeur beaucoup plus grande que dix mille coudées de paille ou de foin ? «Un seul juste faisant la volonté de Dieu vaut plus que dix mille pervers.» (Ec 16,3) Dix mille n'indique pas seulement un grand nombre, mais un nombre infini.

Vous voyez quel est la grandeur du juste. «Jésus de Navé dit : Que le soleil s'arrête vers Gabaon, et la lune vers la vallée d'Elom; et il fut fait ainsi.» (Jos 10,12) Que la terre entière, que deux, que quatre, que vingt globes terrestres donnent un ordre semblable; ils ne pourront le faire exécuter. Tandis qu'un ami de Dieu pouvait commander à la création, qu'à sa prière des créatures soumises à ce Dieu seul lui obéissaient, et qu'un simple mortel donnait des ordres aux éléments si éloignés de ce bas monde. Le remarquez-vous ? ces éléments ont été créés pour obéir et accomplissent leur cours prescrit d'avance. Le miracle de Josué est plus grand que ceux de Moïse. Pourquoi ? C'est que la différence est considérable entre commander à la mer et commander aux choses des cieux. Sans doute, commander à la mer est une grande, une bien grande merveille, mais qui n'égale pas l'autre. Et voici comment un tel miracle eut lieu. Le nom de Jésus était la figure du Christ. Aussi, à cause de cette invocation figurée, la créature se soumit avec respect. Quoi donc ? est-ce à dire que d'autres hommes n'ont pas porté le nom de Jésus ? Nullement; mais celui-ci fut ainsi appelé, parce qu'il était une figure du Messie. Il s'appelait également Ausès; son nom fut changé, parce qu'il était un précurseur, une prophétie. C'est lui qui fit entrer le peuple élu dans la terre promise, comme Jésus a ouvert le ciel à l'humanité. Ni la loi, ni Moïse, qui n'en franchit pas la frontière, ne l'y firent entrer; ce n'est pas la loi, c'est la grâce qui met en possession. Voyez-vous quelles figures de l'avenir l'ont précédé dès longtemps ? Il commanda à la création ou plutôt à l'objet le plus important de la création, lequel était placé au-dessus de sa tête, afin que les hommes ne fussent ni troublés, ni effrayés quand ils verraient le Sauveur fait homme accomplir les mêmes miracles. C'est Jésus Christ qui, du vivant de Moïse, taillait en pièces les ennemis des Israélites; c'est lui qui, même alors que la loi subsiste, régit toute chose, quoique ce ne soit pas ostensiblement. Mais examinons quelle est la gloire des saints.

4. Si en cette vie ils opèrent de telles merveilles, s'ils ont ici-bas un pouvoir égal à celui des anges, que doivent-ils être dans le ciel ? Qui de vous ne voudrait avoir cette puissance de commander au soleil et à la lune ? Quant à l'objection de ceux qui disent que le ciel est une sphère, que vaut-elle ? Au lieu de se borner aux mots ; Que le soleil s'arrête, n'a-t-il pas ajouté : «Vers Gabaon, et la lune vers la vallée d'Elom ?» c'est-à-dire, que le jour soit prolongé. Un miracle semblable eut lieu pour Ezéchias, aux yeux de qui l'ombre du soleil rétrograda. Il est même plus étonnant de voir le soleil retourner en arrière avant d'avoir achevé son cours journalier, que de le voir s'arrêter. Or, il ne dépend que de nous d'être les témoins de merveilles plus grandes encore. Que nous a, en effet, promis Jésus Christ ? Non

## HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

point que nous arrêterions le soleil et la lune, ni que le soleil rétrograderait à nos yeux, mais quoi ? «Nous viendrons à lui, dit-il, mon Père et moi, et nous ferons en lui notre demeure.» (Jn 14,23) Qu'ai-je besoin de tous ces miracles faits sur la lune, puisque le Seigneur de l'univers daigne descendre jusqu'à moi, et établir en moi sa constante demeure ? Qu'ai-je besoin de ces miracles ? à quoi me serviraient-ils, puisque Dieu sera lui-même l'astre de mes jours et de mes nuits, puisqu'il sera ma lumière ? Si vous étiez admis à la cour d'un roi, que préféreriez-vous, je vous le demande : ou changer quelque chose au cérémonial de la cour, ou gagner l'amitié du roi jusqu'au point de lui persuader d'habiter avec vous ? Cette dernière faveur ne nous paraîtrait-elle pas de beaucoup au-dessus de la première ? Qu'objecterez-vous encore ? Qu'il n'est pas étonnant que Jésus Christ accomplisse des miracles que l'homme a pu accomplir ? Mais Jésus Christ le peut sans invoquer le Père et par sa seule autorité. Je dis bien : reconnaissez d'abord qu'il peut ne pas invoquer le Père et agir de sa propre autorité; vous avouerez ensuite, ou plutôt je vous montrerai que, lorsque le Sauveur prie, il le fait par condescendance à l'ordre que règle la Providence (car Jésus de Navé lui était certainement inférieur), et qu'il aurait pu nous instruire en son nom seul. On ne dit point d'un maître qui écoute un enfant épeler, qu'il ne connaît pas lui-même les caractères de l'alphabet; et, quand il demande : Où est telle lettre ? vous savez qu'il le demande, non pas qu'il ne le sache point, mais parce qu'il veut enseigner son élève. De même Jésus Christ priait, non qu'il eût besoin de prier, mais parce qu'il voulait nous amener par son exemple au recueillement, à la persévérance, à l'attention, à la vigilance dans la prière. Veiller en priant n'est pas se priver du repos de la nuit pour prier, c'est donner toute son attention à la prière qu'on fait : de celui qui agit ainsi, on dit qu'il est vigilant. On peut, la nuit, dormir en priant, et, le jour, veiller en priant, quand l'âme est dirigée vers Dieu, quand elle sait que ses paroles s'adressent à celui devant lequel les anges tremblent et s'humilient, quand elle s'en approche elle-même avec crainte et componction. La prière est une arme invincible, si l'on y porte les dispositions nécessaires. Voulez-vous être édifié sur sa puissance ? elle dompte par sa persévérance l'impudeur, l'impiété, l'inhumanité, l'orgueil : «Voyez, est-il écrit, ce que dit ce juge d'iniquité.» (Lc 18,6) Elle fait cesser les retards de Dieu, et ce qu'il ne donne point par amitié, il l'accorde à une demande persévérante : «Quand il ne se lèverait point pour lui donner parce qu'il est son ami, il se lèverait du moins et lui donnerait à cause de son importunité.» (Lc 11,8) La persévérance finit par nous rendre dignes d'une faveur que nous ne méritions pas. Le Seigneur lui répondit : «il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. Et la femme répondit : Il est vrai, Seigneur; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître.» (Mt 15,26-27)

5. Prions donc avec zèle : la prière est une arme invincible, si elle est faite avec attention et persévérance, avec esprit de mortification, dans la pureté et la sincérité du cœur. La prière change le sort des combats, met en fuite le peuple le plus fort et donne le bienfait de la victoire au peuple qui ne la méritait pas : «J'ai entendu leurs gémissements, dit le Seigneur, et je suis descendu pour les délivrer.» (Ex 3,8) La prière est le remède qui nous préserve du péché, et qui nous guérit quand nous avons succombé. C'est avec cette ferveur que priait la veuve abandonnée dont parle l'Écriture. Si nous frappons notre poitrine comme le publicain, répétant avec lui : «Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi pécheur;» nous obtiendrons toutes les grâces. Quoique nous ne soyons pas des publicains, nous avons commis des péchés non moins grands que les siens. Ne me dites pas que vous avez péché petitement en quelque matière; la nature d'une chose est toujours la même. On appelle homicide celui qui tue un enfant tout comme celui qui tue un homme fait; et celui qui cause un petit dommage au prochain est un avare tout comme celui qui lui cause un grand dommage. Ce n'est pas un petit, mais un grand péché de se souvenir des injures reçues : «Ceux qui se souviennent d'une injure sont dans la voie de la mort;» (Pro 12,28) et «Quiconque s'irrite sans motif contre son frère, sera condamné au feu de l'enfer;» comme aussi celui qui appelle son frère insensé, ou lui fait d'autres outrages. Nous participons aux sacrements dont nous sommes indignes, nous sommes envieux, nous sommes médisants, quelques-uns même s'adonnent à des excès de boisson. Une seule de ces fautes suffit pour nous fermer l'entrée du royaume de Dieu : quelle sera notre défense, quand nous les avons toutes commises ? Nous avons besoin, mes frères, de beaucoup de ferveur, afin d'obtenir les biens qui nous ont été promis. Écrivez-vous donc aussi : «Seigneur, soyez-moi propice, à moi pécheur.» Que ces mots ne sortent pas seulement de nos lèvres, mais de notre cœur et de notre pensée. Si nous sommes injuriés, ne nous en irritons point. Le publicain entendit cet outrage : «Je ne suis pas comme ce publicain;» et, loin de s'en irriter, il fut frappé de componction : aussi remporta-t-il la victoire et fut-il délivré de l'opprobre qui le couvrait. Le pharisien découvrit sa plaie, et lui, il chercha le remède. Disons

## HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

donc : «Soyez-moi propice, à moi pécheur;» et ne nous irritons pas si un autre nous appelle pécheur. Si, tout en avouant le nombre de nos fautes, nous nous irritons d'en être accusés par autrui, il n'y a là ni humilité, ni aveu sincère, mais ostentation et vaine gloire. Quoi ! direz-vous, il y a de l'ostentation à s'appeler soi-même pécheur ? Sans doute, puisque nous jouissons des bénéfices de l'humilité, de l'admiration et des louanges qu'elle procure; tandis que le pécheur qui vante ses propres vertus se fait mépriser. Nous agissons donc ainsi par vaine gloire. Mais qu'est-ce que l'humilité ? C'est, lorsque le prochain nous couvre d'opprobre, une entière franchise à reconnaître nos fautes et une patience inaltérable à supporter les accusations qui nous poursuivent. Et il y a dans cette patience plus que de l'humilité, il y a de la noblesse d'âme. Nous, au contraire, nous avouons que nous sommes pécheurs, indignes des grâces divines, et cent autres choses; mais si l'on nous impute une seule faute, nous la supportons avec peine, nous en sommes indignés. Vous le voyez, il n'y a là ni franchise, ni noblesse d'âme. Vous avez avoué que vous étiez pécheur : ne vous irritez donc point si ce nom vous est donné par autrui. Celui qui vous reproche vos fautes, vous en rend le fardeau plus léger; il se charge de ce fardeau, et vous conduit à la vraie sagesse. Ecoutez-les paroles de David, alors que Séméï le maudissait : «Laissez-le faire; il me maudit par l'ordre de Dieu, qui veut éprouver mon humilité, et le Seigneur me fera quelque bien pour ces malédictions que je reçois aujourd'hui.» (II R 16,10-12) Et vous qui dites de vous-même le plus grand mal, vous vous indignez si le prochain ne porte pas aux nues votre grandeur d'âme et votre sainteté. Voyez-vous comme vous jouez avec des choses sérieuses ? Nous nous refusons nous-mêmes des éloges parce que nous ambitionnons les éloges d'autrui, afin qu'on nous accorde de plus grandes louanges, afin qu'on nous admire davantage. Je le répète, nous affectons l'humilité, afin qu'on nous exalte davantage : nous agissons pour la satisfaction d'une vaine gloire, non dans l'intérêt de la vérité. Aussi toutes nos œuvres sont-elles vaines, toutes impuissantes. Je vous en conjure donc, désormais du moins renoncez à la vaine gloire, cette mère de tous nos maux; vivez comme il convient pour être agréables à Dieu, afin de parvenir à l'héritage qui nous est promis en notre Seigneur Jésus Christ.